

# Captives

Roman



Odile Hugodouin

Odile Hugodouin

Captives

© Odile Hugodouin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3799-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Chapitre 1

Au bout, il y a la fin. Inexorable. Anne avait le sentiment de s'en être dangereusement approchée. Mais, à l'autre extrémité, il y a aussi le commencement. En lui épargnant le pire, la vie venait, de fait, de lui offrir la chance d'un nouveau départ.

Elle en avait fait l'expérience douloureuse quelques semaines plus tôt, dans l'hôpital parisien où elle avait été admise après avoir contracté le virus de la Covid 19 au début du printemps. Elle y était arrivée sur ses deux jambes, essoufflée, fatiguée mais ne manifestant encore aucun dérèglement clinique majeur, convaincue qu'il ne s'agissait pour elle que d'un passage éclair au service des urgences. Très vite pourtant, tous ses paramètres respiratoires s'étaient mis au rouge et il avait bien fallu se résoudre à admettre que les signes d'une hypoxie<sup>1</sup> dite « joyeuse » posée sur son état par le médecin urgentiste de garde ne présageaient rien de bon.

Diagnostiquée en grande détresse respiratoire, son état avait même été jugé assez grave pour qu'il soit décidé de la placer d'emblée sous respirateur artificiel puis plongée dans un coma profond. De cette dizaine de jours, durant lesquels elle n'avait survécu que grâce à l'aide de tuyaux et électrodes la reliant à des boîtiers électroniques en tous genres, elle ne conservait aucun souvenir.

Lorsqu'elle avait émergé de ce trou noir où elle était demeurée hors du temps, elle n'avait d'abord rien reconnu de sa vie antérieure. Ni ses mains décharnées, percées d'aiguilles de perfusions et bariolées de jaune Bétadine. Ni la chambre dans laquelle elle se trouvait alitée, sonore et violemment éclairée : rampes lumineuses éblouissantes au-dessus de sa tête, machines bourdonnantes destinées à aspirer, pomper, évacuer sans relâche sécrétions et fluides, écrans de contrôle clignotant d'iodos multicolores. Le tout rythmé par le claquement métallique des lits et brancards véhiculés sans ménagement d'un bout à l'autre du service, à toute heure du jour et de la nuit. Parfois, l'un des appareils installés à ses côtés émettait un bref signal sonore déclenchant l'arrivée précipitée d'une infirmière masquée, gantée, coiffée d'une charlotte de chirurgien et le front ceint d'une visière de protection en plastique transparent.

Depuis qu'elle avait quitté la « réa » pour intégrer l'unité de soins intensifs quarante-huit heures plus tôt, la réalité de son existence se limitait à cela. Elle gardait le souvenir d'une douleur déchirante, comme un écartèlement de sa cage thoracique lorsqu'on l'avait « extubée ». Puis d'une pression insoutenable, paralysant ses poumons, quand le kinésithérapeute lui avait demandé de tousser afin d'évacuer les glaires accumulées dans sa gorge durant son sommeil artificiel. C'est seulement après qu'elle avait enfin pu savourer le moment de respirer, seule, sa première goulée d'air. Une toute petite respiration qui lui avait pourtant fait l'effet d'un grand bol d'oxygène. La vie ne tenait-elle qu'à cela ? S'était-elle demandée songeuse. Si simple et pourtant si précieuse.

Depuis, elle s'efforçait de reprendre possession de son corps, alternant de longues phases de sommeil agité à de courts moments de conscience, dans l'ambiance survoltée d'un service hospitalier où l'agitation des soignants tranchait avec l'inertie muette des malades s'y trouvant alités.

Encore sous le coup de l'intense secousse physique qu'elle venait de subir, c'est dans cet environnement paradoxal qu'elle flottait, étrangère au monde, hermétique aux contingences de la vie matérielle. Dans cet état semi comateux, sa seule et unique préoccupation se résumait en un mot : guérir. Le plus complètement et le plus vite possible. Mais, en dépit du soulagement qu'elle éprouvait à avoir surmonté le pire, elle se sentait encore trop faible pour savoir comment y parvenir. Remonter la pente relevait encore pour elle d'un défi inatteignable auquel aucun élément déclencheur conscient ou inconscient n'était encore venu donner corps.

Il prit la forme, au matin du troisième jour, d'un joyeux *brouhaha* à proximité de sa chambre. Trois femmes s'apostrophaient en riant d'un bout à l'autre du service. Leurs éclats de voix aux intonations chantantes teintées d'un léger accent résonnèrent-ils aux oreilles d'Anne comme les stimuli d'un retour à la vie ? Elle n'aurait su le dire. La gaieté de leurs échanges qui allait se propageant aux infirmières, médecins et personnels hospitaliers passant à proximité, dessina sur ses lèvres la timide ébauche d'un sourire. Mais ce n'est qu'en entendant pénétrer dans sa chambre l'une des voix qu'elle ressentit, à son tour, les premiers effets contagieux de cette joie de vivre si librement affichée à la face du monde.

« Bonjour ! Je suis Aminata. La nouvelle aide-soignante. Et toi, comment tu t'appelles ? » lui lança-t-elle joviale en jetant un œil négligent à la feuille de soins fixée au pied de son lit. « Oh, mais dis donc, il faudrait retrouver un peu la

*santé là, ma chérie ! Tu es trop pâle, vraiment ! Blanco de chez Blanco, comme on dit dans mon pays. Je vais te faire la toilette mais pas trop frotter pour ne pas enlever le peu de couleur qui te reste »* poursuivait-elle en riant.

Aminata tranchait dans ce décor aseptisé. De sa physionomie d'ébène, Anne n'avait d'abord perçu qu'une masse de *dreadlocks* bleu turquoise lui battant les reins, s'échappant d'une charlotte confectionnée dans un tissu de couleur vive. Deux larges anneaux d'or suspendus à ses oreilles en dépassaient. Au-dessus du masque de protection dissimulant la partie inférieure de son visage, réalisé lui aussi dans un morceau de pagne africain, brillaient le blanc étincelant de deux yeux noirs en amandes, surlignés de longs cils recourbés. Sa démarche chaloupée, qui imprimait à son postérieur rebondi de langoureuses inflexions de droite et de gauche, donnait à sa silhouette tout entière l'impression d'avancer en dansant. Comme pour en rythmer le pas, une kyrielle de bracelets multicolores, pourtant prohibés par l'institution, tintaient en s'entrechoquant le long de ses bras nus.

Avachie dans le fond de son lit à demi-assoupie, Anne, à son contact, n'avait, dans un premier temps, que peu réagi. Un petit rictus amusé, assez vite balayé par la crainte d'affronter l'extraordinaire tonicité qu'Aminata drainait dans son sillage.

Au fil des jours pourtant, sensible à ce que la jeune aide-soignante dégageait de chaleur bienfaisante, elle s'était progressivement sentie gagnée par les ondes de vitalité positive qui émanaient d'elle. Et, c'est son corps tout entier, puis son esprit qui s'étaient mis à réclamer chaque jour cette dose d'exubérance communicative, qui, comme une drogue et bien mieux que les diktats du corps médical, semblaient de nature chez elle, à éradiquer le mal. Le côté solaire d'Aminata, son sens inné de la fête, son extraordinaire faculté à instaurer entre les individus une proximité physique immédiate, tactile, avaient agi sur Anne comme les signaux précurseurs d'une résurrection annoncée... Et, sans le vouloir, réveillé en elle les traces d'un passé enfoui depuis bien trop longtemps.

C'est notamment à l'occasion de la toilette du matin que certaines images reléguées au fond de sa mémoire avaient émergé, balayant au fil des jours l'immense fatigue dont elle se sentait prisonnière. Puis, une sensation diffuse de sérénité retrouvée s'était petit à petit insinuée dans ses veines. Particulièrement lorsque, pour lui laver le dos, l'aide-soignante lui demandait de se redresser puis de s'appuyer contre elle en passant ses bras autour de ses épaules à la manière

d'une enfant portée par sa mère. C'est dans cette position de corps à corps, la tête reposant sur l'épaule généreuse d'Aminata, qu'Anne s'était laissée aller à revivre ce qu'elle considérait comme l'un de ses plus précieux souvenirs d'enfance : le contact de sa joue sur la surface douce et soyeuse d'une peau noire, associé aux puissantes effluves parfumées qui s'en dégageaient : camphre, jasmin, ambre, patchouli et karité à jamais inscrites dans les tréfonds de sa mémoire sensorielle.

Les jours suivants, elle avait à nouveau goûté sans modération ce plaisir retrouvé. Ce remède miracle, dont, à la faveur d'une épidémie dévastatrice mondiale, elle venait de retrouver le goût et qu'elle entendait bien ne pas laisser se diluer à nouveau dans l'air du temps. L'heure avait sonné pour elle d'affronter les démons de son enfance africaine où se mêlaient, pêle-mêle, les éléments distincts mais étroitement imbriqués d'un passé familial tourmenté. Faire la paix avec cette histoire, la sienne et celle des membres de sa famille qui y avaient occupé les rôles clé. Pour le plaisir qu'Aminata avait été capable d'en faire ressurgir mais aussi, bien sûr, pour elle-même. Avec l'espoir secret d'en voir émerger enfin, sans amertume ni regret, la perspective sereine d'une vieillesse pacifiée.

## Chapitre 2

De retour chez elle une dizaine de jours plus tard, Anne avait trouvé refuge dans le profond canapé de son salon, où lovée en boule et comme absente au monde, elle passait l'essentiel de ses journées. Le regard perdu dans le vague, rien sur son visage ne laissait deviner l'objet de ses pensées. Ni angoisse, ni lassitude, ni tristesse. Plutôt une sorte de passivité assumée que ses proches peinaient à interpréter, soucieux que les ravages physiques de la maladie ne laissent place chez leur mère, et épouse, à une insondable dépression psychologique. Attentifs au moindre de ses désirs, ils se relayaient à ses côtés tentant par de petites attentions de lui soutirer quelques mots, un sourire, une envie, un échange aussi bref fût-il. Mais, pour l'heure, aucun d'eux n'avait pris le risque d'oser brusquer cette attitude dont ils ignoraient la nature : subie ou désirée ?

Encore sous le choc d'avoir été si près de la perdre à jamais, ses deux enfants, Nissia et Alexandre, ainsi que Paul son mari, bien qu'inquiets de la fragilité de son état, s'efforçaient pourtant de respecter cette absence à laquelle l'Anne « d'avant » les avait si peu habitués. Et ce n'étaient pas les quelques mots d'excuses, un peu agacés, qu'elle leur opposait qui étaient de nature à les rassurer

*« Ça va, je vous dis ! Cessez de vous tourmenter ! Mes forces vont revenir. Il me faut juste un peu de temps. »*

C'est Alexandre, son fils, rentré seul en urgence de Singapour où il vivait avec sa femme et leur fils Théo depuis quelques années, qui, de tous, avait été le plus ébranlé par l'extrême maigreur de sa mère et l'étrange mutisme dont elle ne semblait pas vouloir sortir depuis son hospitalisation. La retrouver décharnée, le visage creusé de profonds sillons, lui avait causé un choc émotionnel, dont il avait du mal à se remettre. Mais la sentir impuissante à se ressaisir, retranchée du réel et comme inaccessible faisait naître en lui une angoisse bien pire encore à surmonter. Elle, d'habitude si volubile, si curieuse de tout, volontiers provocatrice, combattive, souvent un peu trop *cash* à son goût ! La revoir ainsi le laissait désespéré.



Sa sœur aînée, Nissia, avait réagi de manière beaucoup plus pragmatique. D'une part car la proximité professionnelle qu'elle entretenait avec le milieu médical l'avait aguerrie aux stigmates et aléas de la maladie. Mais aussi parce qu'elle en avait suivi, chez sa mère, l'évolution au fil des semaines, confiante dans les diagnostics de ses copains médecins, urgentistes, pneumologues, cardiologues et autres épidémiologistes qu'elle côtoyait quotidiennement dans les services de l'hôpital où elle consultait de pair avec une pédopsychiatre, en marge de son activité libérale.

Là où Alexandre avait tendance à se laisser submerger par la panique ou la culpabilité de n'avoir pas été là pour soutenir sa mère dans l'épreuve, Nissia opposait un sang-froid inébranlable et une rationalité scientifique à toute épreuve. Oui, elle avait été présente tout au long de ces dernières semaines. Ce n'était pas nouveau. Elle l'avait toujours été pour sa mère dont elle se sentait proche. Et alors ? S'efforçait-elle de rassurer son frère. Il n'y avait pas là matière à culpabiliser. Plutôt que de gamberger sur les chances de récupération d'Anne, il y avait en revanche urgence à soulager Paul, leur père, qui mettait un point d'honneur à ne jamais afficher ses émotions mais dont Nissia suspectait la grande fatigue.

*« C'est lui qui a besoin de toi pour le moment. Alors, vas-y, déploie ton énergie à bon escient et ne te laisse pas décourager par la manie qu'a Papa de toujours refuser la main qu'on lui tend. Il a beau répéter à qui veut l'entendre, "je gère", tu vois bien qu'il n'en peut plus. Il a assuré, c'est vrai. Mais lui aussi y a perdu quelques plumes ! Regarde-le plutôt que de t'apitoyer sur ton sort. Il a vieilli d'un coup, Alexandre ! La lente convalescence de Maman va prendre du temps. Un temps compté à leur âge. Leur insubmersible tandem risque lui aussi de s'en ressentir. S'il y a bien une chose que tu peux faire, c'est l'aider à passer ce cap difficile. »*

Ces conversations murmurées en aparté par ses enfants avec des mines de conspirateurs touchaient le cœur d'Anne, sans parvenir à ébranler la gangue de faiblesse dont elle se sentait encore prisonnière. Il n'y avait pourtant ni duplicité, ni désir de dissimulation dans son attitude. Si son séjour à l'hôpital l'avait effectivement terrassée physiquement, elle avait aussi fini par y trouver une sorte de bien-être inattendu, un refuge. Ce monde blanc, cotonneux auquel seule Aminata avait su donner couleur et relief lui avait offert un cadre hors du temps, « en apesanteur », suscitant chez elle l'envie de reconsidérer sa frénésie à vivre

dans l'urgence. Elle savait bien qu'il lui faudrait un jour prochain réintégrer sa place dans l'univers qui avait été le sien jusqu'à la maladie. Elle n'en avait pas peur. Mais elle prenait son temps. Non pas insensible à l'inquiétude de ses proches, mais davantage soucieuse de se libérer un espace intérieur pour elle seule. Profiter encore un peu de cette retraite, cette « re-naissance » où il lui était donné, de manière consciente, et pour la première fois de sa vie d'adulte, de s'en remettre aux autres pour ne se consacrer qu'à elle. Ne rien décider, ne rien entreprendre, ne rien organiser. Pas de courses à faire, ni de cuisine, d'invitations ou d'articles à écrire. Pas de rêves de destinations lointaines, de films à découvrir, ou d'expo à parcourir au pas de charge. Pas même un livre. Rien. Juste lâcher prise, se nourrir de sensations, d'impressions et d'images fugaces. Se laisser emporter par le passé quelque temps, elle qui n'avait envisagé la vie jusque-là qu'à l'aune du lendemain, du futur et, de préférence à toute allure.

Pour autant, ses enfants qui l'imaginaient habitée d'un vide sidéral, perdue dans un ailleurs insondable, se trompaient. Anne voyageait. Elle n'avait même jamais autant voyagé : d'une époque à l'autre. D'un pays, le Tchad, à un autre, la France. Le fil des souvenirs ne la lâchait plus. De ceux propres à l'Afrique de son enfance, aux autres liés au microcosme familial.

\*\*\*

Une première vision, presque subliminale, avait, en premier lieu, émergé du néant. De cet épisode précoce, dont il était impossible qu'elle garde la moindre trace, elle ressentait pourtant encore la sensation diffuse d'une terreur indicible. Vient-on au monde déjà conscient, d'une manière ou d'une autre, que vie et mort ne font qu'un ? Impossible à savoir. Personne ne se souvient. Personne n'en revient.

Comment les tout petits perçoivent-ils la peur, la détresse autrement que par le langage des organes et des peaux. Respiration coupée, sueur, tremblements...

Âgée de quelques mois seulement, lovée dans les bras tièdes et accueillants de sa mère, Anne, prétendait depuis des lustres y avoir perçu, l'espace d'un instant, un souffle, une ombre, un pouls qui ne bat plus. Sa peau soudain moite, glaciale et frissonnante.

« *Tu divagues* », lui répondait-on invariablement lorsqu'elle évoquait cet improbable souvenir.